

**A
RB**

Bulletin de l'Association des amis de
Robert Brasillach

96

Case postale 2755, 1002 Lausanne (Suisse)
Versements au CCP 10-15139-8 Lausanne

Pour la France, au CCP 5904.28 T Lyon,
M^{me} Jeanne Barthelemy, Le Rochafon, 74560 Monnetier-Mornex

Pour la Belgique, au CCP 000-0770610-42 Bruxelles,
M. Jean Devyver, 196, avenue de Messidor, 1180 Bruxelles

Octobre

1988

Chers amis,

Ce Bulletin, offert par un généreux donateur pour contribuer à la diffusion du livre d'Anne Brassié Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur, aurait dû paraître l'an dernier. La maladie du soussigné l'a trop longuement retardé. Nos lecteurs voudront bien nous en excuser.

Nous rappelons que l'ouvrage d'Anne Brassié est disponible en librairie ou aux Editions Laffont, 6, place Saint-Sulpice, 75006 Paris. Il sera dédié par l'auteur sur demande adressée aux Editions Laffont.

Anne Brassié est prête à venir présenter son livre aux lieux où nos amis organiseront des séances de signature. De telles rencontres révéleront l'homme et l'œuvre, les feront aimer.

Tel est notre dessein.

Votre président,

Pierre Favre

Le livre d'Anne Brassié à la télévision

Emission «Apostrophes», A2, vendredi 1^{er} mai 1987

Le poète égaré

«Apostrophes» consacrée à une période noire de la France: l'Occupation et la Collaboration. Avec l'évocation de Brasillach, quarante-deux ans après son exécution.

C'est l'enfance égarée chez les soudards. Robert Brasillach a vécu les premières années de sa vie dans le jardin de la tendresse, des livres et des fées. Son père, officier, est mort pour la France, pendant la guerre de 1914, dans l'armée coloniale du Maroc. Restent son visage présent et absent, comme un vide obsédant et radiéux, des étés pyrénéens chez des grands-parents indulgents, une mère attentive, tôt remariée mais jalousement aimée, une sœur complice, une France héroïque de livre d'images, et des romans et des rêves dans un cœur ardent. Lorsque Brasillach s'installe dans sa turne de l'École normale supérieure aux côtés de Roger Vailland, Thierry Maulnier et quelques autres, le jeune homme honneur et le jeune homme bonheur entrent dans Paris du même pas impatient.

C'est cet écrivain enivré de poésie et victime de ses rêves qu'Anne Brassié, vendredi soir, à «Apostrophes», tentera sans doute de présenter aux téléspectateurs, comme sans doute de présenter aux biographes de Brasillach parue récemment chez Laffont. Elle y aura du mérite: quarante ans après, les passions ne sont pas apaisées et tous les comptes ne sont pas encore réglés.

On a même lu récemment dans un hebdomadaire que Brasillach était fort méchant écrivain. C'est dire qu'on oubliera, pour parler de littérature, l'essentiel: la littérature elle-même, qui n'intéresse plus grand monde.

Pourtant, chez Brasillach, c'est l'écrivain qui explique tout. En 1930, l'intelligence est à droite. Bainville, Léon Daudet sont aussi les artisans d'une renaissance des lettres. Brasillach va découvrir du même regard Virgile et Ronsard, Sophocle et Racine, Jeanne d'Arc et les rois, l'héroïsme et la poésie, la France de son temps et la France de toujours. Il ne les dissociera plus. Un appétit enragé de bonheur, un pressentiment de sa fuite, le feront s'enivrer de ce miracle. Que viennent le fascisme et le nazisme, ils seront pour lui les visages de l'avenir.

Piètre politique, il va s'entêter dans cette cécité hallucinée. La nostalgie des grandeurs perdues, le goût du style et de sa tradition, une fascination de la virilité poussée jusqu'à l'équivoque feront le reste: le poète quasi élégiaque des *Sept Couleurs* et de *Notre*

Avant-Guerre, qui chante sur une musique déchirante la douceur de vivre et les tourments de l'amour, le découvreur exalté de Giraudoux, de Tchekhov, de Péguy et des Pitoëff, va devenir le militant de *Je suis partout*. Jusqu'à la contradiction, mais dans la fidélité à son rêve.

Du moins ce cœur pur et qui n'a rien à dire aux tièdes et aux censeurs ira-t-il à la mort à trente-cinq ans, le 6 février 1945, laissant dans un cahier d'écolier des poèmes simples et savants, quelques bribes d'impossible dans quinze pages funèbres et mélodieuses où passent les accents retrouvés de Villon et de Chénier, et une anthologie des poètes grecs dans une cellule grise de Fresnes.

Renaud Matignon.

(*Le Figaro*, jeudi 30 avril 1987.)

Brasillach et la responsabilité des intellectuels

Maurice Bardèche sera, demain soir, sur le plateau d'«Apostrophes» où il participera à une conversation sur la responsabilité des intellectuels. Deux livres viennent de paraître sur Brasillach, dont, dirigé par Pierre Sipirot, un *Robert Brasillach et la Génération perdue* (Ed. du Rocher) auquel Maurice Bardèche a contribué. Ce n'est pas sur cet ouvrage que Bernard Pivot l'interrogera mais sur le *Louis-Ferdinand Céline* qu'il vient de publier à la Table Ronde. Ce sera moins pénible que s'il devait être mis, une fois de plus, à la question sur celui qui fut, pour lui, comme un frère.

Je suis partout était pour nous l'ignominie pure. Et cela dès avant l'Occupation, où l'antisémitisme de Robert Brasillach, déjà, était scandaleux. Il a été jugé, condamné, fusillé. Pour solde de tous comptes? Certes, non. On peut et on doit, pour l'instruction des générations à venir, interroger sa vie et son œuvre, ses erreurs et ses crimes. En regrettant toutefois qu'il ait été jugé trop tôt et trop vite. Et en n'oubliant pas que sa mort courageuse lui a, d'une certaine manière (la manière forte), redonné non pas politiquement mais humainement une sorte d'innocence.

Un jour de novembre 1946 où je me trouvais à Colombey, quelqu'un assura, au cours du déjeuner,

qu'il espérait que Lucien Rebatet, qui venait d'être condamné à mort, ne serait pas exécuté. A quoi un autre convive, peut-être moi, je ne sais plus (mes notes de ce jour-là ne le précisent pas) répondit qu'il ne souhaitait la mort de personne, mais que, en toute équité, il serait étonnant que Rebatet fût sauvé, alors que Brasillach, si coupable qu'il eût été, avait abandonné *Je suis partout* depuis un an au moment de la Libération, refusé de suivre ses amis collaborateurs en Allemagne et qu'il s'était livré, circonstances atténuantes dont Lucien Rebatet ne pouvait se prévaloir.

Je revois le général de Gaulle dans l'éclairage de ce matin d'hiver. Acuité du regard. Gravité de la voix :

«Justement Rebatet est Rebatet, c'est-à-dire rien. Brasillach, c'est tout autre chose...»

Et, après un silence :

«A grand honneur, grande peine.»

Un autre silence. Et, moi :

«Évidemment, mon général, si vous considérez l'exécution capitale comme un honneur, il n'y a plus rien à dire...»

Je n'ai cessé, depuis, de m'étonner d'avoir eu cette audace dont mon journal, daté, porte témoignage. Ma voix de cette minute-là, ce jour-là, ne s'est pas plus effacée, éteinte en moi, que celle du général de Gaulle.

La responsabilité des intellectuels ne reçut jamais une plus terrible et plus belle définition. Plus grands sont l'intelligence, les dons, plus grandes aussi la responsabilité et, en cas de défaillance, la sanction. Et nous eussions bien été d'accord, lors des procès de la Libération, si l'argent (et le béton) avaient été aussi durement frappés que le talent (et la plume).

Si près que l'on pût être alors du général de Gaulle et eût-on eu d'autres titres que moi à intervenir, nul ne pouvait espérer, en une telle circonstance, avoir la moindre influence. La grâce, accordée ou non à un condamné à mort, est, pour le chef de l'Etat, une affaire entre lui et lui. S'il y croit, et de Gaulle y croyait, entre Dieu et lui. Que personne n'a le droit de contester. Mais sur laquelle la responsabilité de chaque intellectuel, de lui-même à lui-même et au regard de ses pairs, qu'il soit pour ou contre la grâce, est engagée dans l'action ou le commentaire.

Anne Brassié vient de publier chez Robert Laffont un *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*, passionnant et riche en documents inédits, où nous pouvons lire une lettre écrite à Robert Brasillach par sa maman, six jours avant son exécution. Elle y dit ceci, à propos de François Mauriac : «Il m'a reçue comme une amie de vingt ans, fraternellement. Il m'a embrassée plusieurs fois et a pleuré avec moi. Il m'a répété en partant, et, de nouveau, au téléphone le soir, qu'il faisait tout, qu'il ferait tout, plus encore. Il me disait : «Ce Robert si méchant pour moi, comme je l'aime...» Il est complètement acquis et son fils aussi. Il a eu la signature

de tous les académiciens, même Duhamel qui ne voulait pas...»

Mon père, toujours admirable, quels que soient le geste, la phrase, l'action rapportés, et sans une déception, pas une seule, jamais.

Claude Mauriac.

(*Le Matin*, jeudi 2 avril 1987.)

Au revoir Collaro, bonjour Brasillach

Index zappeur cette semaine et strabisme divergent à la Sartre. Un œil désabusé et l'autre congestionné d'une sacrée rage.

Le désenchantement d'abord ; réflexion faite, il ne mange pas de pain. La Une est bonne fille : comme pour fêter son Collaro en partance pour là où c'est plus gras, chez Hersant, elle nous balance deux heures de pot-pourri de «Coco». Pourri ou non, le pot est du bon faiseur : deux heures c'est long, mais on voit mieux le travail ; on le voit même trop. Même M^{me} Foldingue et le D^r Sinoque en prennent un coup de lourd. Parce que les astuces sont décantées ? Pas du tout. Les ingrédients du comique pétillent pareil, il ne manque pas un cil aux clinis d'œil. Alors ?

Alors, c'est tout ce qu'on a appris ces derniers jours qui tue les bulles. Un goût de bouchon dans le champagne, un grain de sable dans le caviar, Ophélie qui a bouffé trop d'ail, c'est assez, le charme n'opère plus. On le savait, que Collaro est cher ; le paquet de talent et de travail qu'il envoie tous les soirs mérite salaire. Mais là, ce marchandage, cette vente au plus offrant, ce «tu paies plus, je vais chez toi», ces astronomiques masses de fric, c'est un tantinet trop libéral.

Bon, Collaro fait rigoler et il passe à la télé, l'un dans l'autre, au jour d'aujourd'hui, ça n'a pas de prix. Justement. Dès qu'on connaît le prix, on voit le gros chèque sous chaque calembour, la vérité des paquets d'actions derrière la dérision et les canulars aux enchères. Salut, Collaro ! Il te reste le public de Bouvard.

La rage pour la fin : cette Anne Brassié qui a écrit un livre sur le collabo nazi Brasillach, et qui colle si bien au sujet qu'elle s'est choisie. Quand Brasillach parle, dans son torchon, des «petits» juifs dont il réclamait la déportation, M^{me} Brassié y voit une émouvante touche de tendresse. Il avait le sens de la famille, cet homme, et il ne voulait pas séparer les enfants des mères aux portes de la chambre à gaz. Quelle sollicitude, pour des juifs apatrides ! M^{me} Brassié, dès qu'il était question du combat de la Résistance ou de l'horreur nazie, souriait Gibbs. Personne, c'eût été malpoli, n'a pris l'initiative de

lui faire rentrer son sourire dans les mandibules. Il y a cinq ans seulement, M^{me} Brassié n'aurait pas été conviée à la télé. Elle n'aurait pas fait ce livre. On n'aurait pas polémique courtoisement pour déterminer s'il était critiquable ou héroïque de prêcher le gazage des enfants *avec* leurs parents. On s'habitue...

L'autre semaine, chez Pivot encore, l'indécrottable fachos Bardèche a débité ses ignominies. Bernard-Henri Lévy l'a un peu mouché.

Devant M^{me} Brassié, Gilles Perrault — le seul, parmi les invités, que le subtil démon du relatif n'avait pas effleuré — est resté presque sans voix. Il a compris qu'Anne Brassié, plus que Brasillach, défendait ses idées à elle. Ce n'était plus du révisionnisme, mais de l'apologie. Pivot, avec une lettre de Camus terrible et superbe, a remis à la fin les pendules à l'heure. Bien tard. Juste avant Barbie, fallait-il vraiment ce débat où l'écrivain se fait avocat ?

Jean-François Held
(L'Événement du jeudi, 7-13 mai 1987.)

Bousculer les tabous

Impression de dégoût et de détresse en regardant le dernier «Apostrophes», où l'attitude du sinistre bellâtre Gilles Perrault à l'égard d'Anne Brassié, invitée pour présenter son *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*, a été tout particulièrement odieuse. ... Rarement vu une telle intolérance. Et un air à vouloir bouffer la jeune femme coupable d'avoir bousculé les tabous. Il est vrai qu'Anne Brassié était «à croquer», avec son joli sourire, son regard plein d'âme, sa discrétion volontaire et ses élans de révolte justifiés. Merci en tous les cas à Anne Brassié de lui en avoir fait voir des «Sept Couleurs» à ce coco-là...

Eric d'Elbe.
(Présent, 13 mai 1987.)

Une comédie humaine

«Apostrophes» (A2) chaque semaine vaudrait une chronique entière. Dans cette réunion de quelques hommes, sur ces quelques mètres carrés de

plateau, durant une heure trente se concentrent et s'entremêlent les effets de la culture, de l'ignorance, de la magouille, de l'audace, de la timidité, du calcul, de la prudence, de la cupidité, du désintéressement, du talent, du bluff, parfois du génie... Une comédie humaine prodigieusement dense, telle qu'aucune autre catégorie d'émission ne la met en scène. Le feu des projecteurs, le mystère, le risque y échauffent la sensibilité des femmes. Celles qui ont à dire triomphent à «Apostrophes» où elles parlent encore mieux qu'ailleurs, et leur souvenir demeure.

Fanny Deschamps fut impressionnante de douceur et de sûreté en présentant *Louison ou l'Heure exquise*, délicieuses variations romanesques sur le thème du XVIII^e siècle. Benedetta Craveri fut d'une extraordinaire efficacité. Nous étions subjugués par le charme, la beauté, l'intelligence et les connaissances de cette Italienne qui étudia le plus français des siècles. Impossible de la quitter sans prometteur de lire *Madame du Deffand et son Monde*. Et il y eut le miracle d'Anne Brassié, avec *Robert Brasillach*.

Dans un journal que la pitié m'empêche de nommer, deux journalistes ont cosigné un article où se lit: «Le sourire béatement satisfait de la mère Brassié... Cette sainte nitouche des beaux quartiers essaya de nous faire croire au génie de Brasillach, pourtant romancier médiocre et piètre poète, tout en relativisant (pouah!) son ignominie et sa déchéance...» La «mère Brassié», c'est une vibrante jeune femme, née longtemps après les drames de l'Occupation et de la Libération, qui a découvert Brasillach à l'Université, l'a aimé et vit avec son œuvre. On sent que le livre *Robert Brasillach* est un enfant de l'amour. Anne Brassié défend son père avec une force, une fierté, un courage qui lui inspirent des répliques dignes de Jeanne d'Arc au procès de Rouen. Les autres invités, Gilles Perrault, Marc Ferro et Fred Kupferman sont conscients du miracle et la traitent avec déférence. Pivot sent qu'Anne Brassié domine l'émission. Il craint pour son image. Précautionneux, il avait prévu le coup. Il sort une moche lettre de Camus contre Brasillach et la récite. Dommage pour Camus, dont la mémoire mérite plus de respect. On espère pour lui que son œuvre rencontrera une Anne Brassié.

Jean Ferré.
(Le Figaro, samedi 16 mai 1987.)

Le livre d'Anne Brassié et les critiques de la presse

Ne vous étonnez pas de trouver ci-après deux articles féroces. C'est Anne Brassié elle-même qui nous les a transmis, avec un souci de constitution objective du dossier qui l'honore. C'est dans le même état d'esprit que nous avons reproduit, dans la rubrique consacrée à l'émission « Apostrophes », le texte de L'Événement du jeudi. Son auteur, Jean-François Held, est vraisemblablement un historien aussi majuscule qu'inconnu. En effet, personne jusqu'à aujourd'hui, même pas l'accusation au procès, n'avait osé accuser Robert Brasillach «... de prêcher le gazage des enfants avec leurs parents». Jean-François Held — qui écrit mal, mais c'est un autre propos — doit avoir accès à des documents connus de lui seul. Pourquoi ne pas les montrer ?

Robert Brasillach

par Anne Brassié

Pour avoir osé écrire la biographie d'un écrivain maudit, Anne Brassié va-t-elle à son tour devenir un auteur maudit ? Le microcosme de la critique littéraire — hormis quelques exceptions — n'est pas près de lui pardonner son livre sur Brasillach. Pour deux raisons, d'abord parce qu'il est excellent (et en tout critique de métier se tapit un écrivain raté), ensuite parce que les tabous mis en place depuis quarante ans par les intellectuels de gauche interdisent qu'il soit jamais question de Robert Brasillach, condamné en 1945 par des jurés choisis par les communistes et dont la grâce a été refusée par de Gaulle à la demande de Moscou.

Non que l'exécution de Brasillach pèse davantage sur la conscience des communistes épurateurs que les massacres de Katyn, mais nous sommes en France et il vaut mieux oublier, après l'exécution d'André Chénier par les révolutionnaires de 89, qu'un autre poète a pu être fusillé pour ses erreurs politiques.

Anne Brassié n'avait donc pas le droit d'évoquer Brasillach. En 1987, personne n'a le droit de raconter la vie d'un écrivain qui a été collaborateur. Il est vrai que le mot gêne encore les communistes, spécialistes de la collaboration avec l'Allemagne avant, pendant et après le pacte germano-soviétique, de la collaboration à l'intérieur des camps de prisonniers de guerre, de la collaboration avec le FLN pendant la guerre d'Algérie lorsque musulmans fidèles, civils et soldats français étaient égorgés par les fellaghas.

Brasillach n'a tué personne, ni appelé au meurtre de quiconque, dit-elle. Ses excès et ses écrits dans *Je suis partout*, notamment ceux demandant l'expulsion des juifs non français, lui vaudront le poteau d'exécution (tandis que le déserteur Maurice Thorez devait, lui, rentrer d'URSS blanchi !).

Cette biographie de Brasillach, sachez-le, la gauche fera tout pour la torpiller, accompagnée de cette droite molle toujours anxieuse de se dédouaner en criant après Pinochet, après l'Afrique du Sud, après Brasillach aujourd'hui. Tout n'est pas admi-

nable en Brasillach, et Anne Brassié le sait bien dont le ton va changer, s'attrister lorsque arrivent les années dures où Brasillach devient un fardeau lourd à porter. Mais avant, il y aura eu un récit passionné de l'enfance et de la jeunesse du *Voleur d'Étincelles*, de son étonnante percée de surdoué dans le monde littéraire d'avant la guerre.

L'admiration d'Anne Brassié pour le romancier, le poète Brasillach avive toutes les pages, fourmillant par ailleurs de détails inédits et de citations, fruits d'un énorme travail de recherche. Anne Brassié n'a pas seulement lu tout Brasillach et tout sur Brasillach, elle a pendant deux ans interrogé Suzanne (la sœur de Robert) et Maurice Bardèche, suscité des témoignages de ceux qui l'avaient approché — même adversaires politiques. A la rigueur du biographe, elle a su ajouter la grâce d'une sensibilité aimante et une émotion qui grandit jusqu'aux dernières heures tragiques de ce destin au Fort de Montrouge.

Hors de toute polémique, et même si l'on réproouve les options fascistes de Robert Brasillach, il faut lire sa biographie pour en savoir plus et mieux.

Claude Giraud.
(*Monde et Vie*, septembre 1987.)

Variations sur la fidélité

La fidélité, c'est aussi la vertu qui pourrait caractériser le mieux Robert Brasillach. Il est, parmi les écrivains « maudits » de l'épuration gaullienne, celui qui, en raison de l'exemplarité même de son exécution, fait figure de symbole. En définitive, le plus mal connu. Car je ne suis pas sûr que les écrits hagiographiques, empreints de cet angélisme qui irritait si fort Céline, aient le mieux servi à sa mémoire.

Anne Brassié lui consacre, pour sa part, une biographie remarquable de probité, qui n'élude aucune question. S'appuyant sur de nombreux textes inédits, archives familiales, correspondance, écrits intimes, elle part à la découverte de l'homme, de l'écrivain, du militant. Elle cherche à cerner la vérité d'un être, sans *a priori* ni parti pris. Animée du seul désir de comprendre, non de justifier ou de condamner. Son livre est cependant un livre de passion, empreint de ferveur. Une quête, parfois pathétique dans son souci de ne rien laisser dans l'ombre.

Elle suit Robert Brasillach depuis sa petite enfance jusqu'au sinistre petit matin du 6 février 1945. Et ce que l'on retient de l'itinéraire fulgurant du poète assassiné, c'est, avec le courage et la droiture, le tragique refus de prendre en compte la réalité. Ce qui le poussa à aller jusqu'au bout de lui-même, moins par aveuglement que par haine de toute compromission.

A chacun d'être plus particulièrement sensible à tel ou tel aspect de ce travail rigoureux et passionné, riche d'éléments nouveaux. De juger si Brasillach s'est fourvoyé ou non dans une action pour laquelle il n'était pas fait. Nul, en tout cas, ne saurait rester indifférent au dernier chapitre et à son émouvante sobriété.

P.-L. Moudenc.

(Rivarol, 13 novembre 1987.)

Robert Brasillach

Dans une courte introduction à son essai de quatre cents grandes pages, Anne Brassié précise l'intention qui l'anima et la méthode qui gouverna sa vaste entreprise : « Selon le principe de la collection Biographies sans masque, nous présentons Brasillach non par des témoignages mais par ses propres écrits. »

La biographie d'un écrivain n'est intéressante, au regard de l'histoire littéraire, que si elle éclaire sa bibliographie. De même peut-on soutenir — en tout cas pour certains auteurs qui s'avancent dans leur œuvre à visage découvert — que la bibliographie révèle, à un regard critique un peu exercé, la part secrète et mystérieuse de la biographie.

Il importe, pour que l'aventure soit tentée avec une chance de succès, que rien (aucune complaisance, aucune hargne) ne vienne brouiller ce regard qui s'exerce, autant dans l'analyse que dans l'intuition, à la lucidité. Anne Brassié s'en est tout de suite persuadée, et son livre l'atteste d'un bout à l'autre.

Ni plaidoirie, ni réquisitoire, mais recherche passionnée et scrupuleuse de la vérité d'une nature complexe. Il ne s'agit plus de condamner ou de justifier, ainsi que c'était la mode à l'époque manichéenne ; il s'agit de s'appliquer à comprendre par une lecture méthodique des textes.

Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur. Le titre de l'ouvrage d'Anne Brassié nous introduit parfaitement à ce qui constitue l'énigme d'une vie. Pourquoi un garçon délicat, se référant à des intercesseurs charnels de l'espèce de Colette et de Giraudoux, a-t-il été saisi par une violence brute, au point de s'engager dans un parti aventureux, de prendre les risques les plus graves et de finir devant un peloton d'exécution ?

Il est bien vrai que l'amour de la vie déterminait Brasillach, dans un élan éperdu (sorte de tendresse quasi désespérée), à chérir le bonheur plus que tout au monde. Mais il est tout aussi vrai que sur ses pages d'enivrement se marquait un signe étrange — le pressentiment qu'il mourrait jeune, à l'image des héros de la légende romantique.

Littérairement, c'est même ce qui donnait à sa prose cette vibration enchantée et mélancolique. Il y avait là un chant à la grâce un peu fêlée, une nostalgie obsessionnelle qu'accompagnait l'écho d'un destin guetté par la tragédie. Un dieu grec dans le matin profond, l'éphémère sur lui comme une fatalité.

La *Bérénice*, qu'il écrivit en 1940 dans son camp de prisonniers, à l'heure même où il allait participer à un combat qui ne pouvait être que sacrificiel, nous semble l'un de ses textes les plus beaux, d'une beauté déchirante, et les plus singuliers, une singularité déconcertante. Brasillach est totalement du côté du bonheur (« ce mot nacré, ce mot du fond des mers »), harcelant de ses nasardes la muflerie, le sectarisme du milicien à la nuque raide, et pourtant c'est le milicien qu'il s'apprête à rejoindre, sans illusion sur ce qui l'attend en sa compagnie.

Comment expliquer ce choix ? C'est l'interrogation majeure d'Anne Brassié et des collaborateurs des *Cahiers du Rocher* réunis par Pierre Sipriot. Le souvenir de son père — saint-cyrien tué au Maroc en entraînant ses hommes à l'assaut des rebelles — a dû compter et peut-être même l'inspirer. Reste qu'il y avait deux hommes en Brasillach, l'un qui l'appelait au plaisir d'exister, l'autre au devoir austère. Le dialogue entre l'enfant bonheur et l'enfant honneur est au centre de son œuvre.

Son retrait de la politique militante le ramena à sa terre originelle. L'enfant honneur sut faire face, mais c'est l'enfant bonheur que les balles disloquèrent à l'aube du 6 février 1945. On fusillait un fasciste en oubliant qu'il était un écrivain plein de promesses et, à de certains égards, déjà épanoui. La littérature ne pouvait que porter le deuil.

Pol Vandromme.

(Le Rappel — L'Echo du Centre, 8 avril 1987.)

Robert Brasillach est partout...

Depuis quelque temps, la France s'ennuie et prend du poids. Sa littérature somnole dans le hamac de l'oisiveté, on dirait qu'elle a du mal à digérer un repas trop arrosé. Tapis dans l'ombre, de mauvais prophètes, nostalgiques du couvre-feu et des uniformes conquérants, accusent la démocratie d'être un mauvais terreau pour la création et rêvent secrètement — surtout ceux qui ne l'ont pas vécue — d'une guerre qui réveillerait enfin nos écrivains de leur molle et luxueuse torpeur intellectuelle. Je ne serais pas loin de penser que l'actuelle cohabitation, compromis politique teinté d'hypocrisie et frappé d'indécision, nourrit chez certains un féroce anti-républicanisme.

Je ne galèje pas. Voici quelques années, en effet, qu'on pratique, dans les salons chics et la presse riche, le culte malsain de ceux qu'on appelle dorénavant les « martyrs de l'épuration » : les Brasillach, Céline, Drieu, et autres Rebatet. Sous la plume d'un jeune critique littéraire, Pierre Pucheu et Joseph Darnand sont même élevés au rang de héros. On feint d'oublier la couleur de l'uniforme porté par Jünger pendant l'Occupation et on lave volontiers Heidegger de ses troublantes compromissions. Voyez les enquêtes effectuées rituellement auprès des jeunes auteurs français qui n'ont appris le bruit des bottes nazies que dans les romans de Modiano : ils ignorent l'écrivain-résistant Jean Prévoist, réduisent Albert Camus à de la philosophie pour classe terminale, vouent Saint-Ex et Malraux aux gémonies, oublient Vercors, se moquent d'Aragon et d'Eluard, et ne se reconnaissent comme maîtres, sinon à penser, du moins à écrire, que Céline, Drieu ou Rebatet. On ne sait trop d'ailleurs ce qui, chez eux, les séduit le plus : la prose cinglante, l'aversion pour la médiocrité petite-bourgeoise, l'héroïsme suicidaire, le mépris pour le suffrage universel, ou la chimère de je ne sais quelle aristocratie guerrière. Après quatre décennies pendant lesquelles la France s'est retenue de glorifier les chantres de la collaboration et les avocats convaincus de l'antisémitisme, voici que la jeune génération, faute de gourous et en mal d'idéaux, réhabilite les piliers de *Je suis partout* au nom de la sacro-sainte littérature qui, c'est bien connu, ne saurait être réduite aux seules idéologies !

Après Céline, Drieu et Rebatet, sur lesquels on ne compte plus les pieuses et fréquentes hagiographies, il restait à canoniser Robert Brasillach dont le Club de l'Honnête Homme (!) avait déjà publié, dans les années 60, les douze volumes d'œuvres complètes (où, bien évidemment, les articles de *Je suis partout* parus entre 1937 et 1940 ne figurent point) et dont les Editions Plon, depuis cinq ans, rééditaient les titres les plus marquants d'une œuvre, qui, je cite, « exprime l'amour de la vie, le

goût de la tendresse, de l'amitié, le courage devant la vie, la poésie des êtres et des sentiments ». Ben voyons. Grâce, aujourd'hui, à la biographie « sans masque » de Brasillach, signée Anne Brassié, et à un livre d'hommage collectif publié par les Editions du Rocher, on délivre enfin à Robert Brasillach le passeport qui lui permet de quitter l'enfer pour le paradis.

Il est vrai que sans son carré de thuriféraires la postérité littéraire de Brasillach eût été improbable. Mis à part son intéressante *Histoire du Cinéma* et son instructif récit d'éducation, *Notre Avant-Guerre*, l'œuvre du héraut de la LVF laisse pour le moins sceptique : une demi-douzaine de romans à l'eau de rose où le style, souvent vif, s'embourbe dans un sentimentalisme de jeune homme trop raide ; des poèmes dont le classicisme glacé fleure le bon pastiche de khâgneux ; enfin, une masse de chroniques littéraires où le journaliste de l'*Action française* parle bien de Virgile, Corneille, Colette, Proust, mais sans la verve de Jean Prévoist ni l'acuité de Ramon Fernandez. Bref, tout cela respire l'honnête dilettantisme, la mélancolie nostalgique, l'intelligente désinvolture, c'est-à-dire le contraire de l'œuvre nécessaire et, bizarrement, l'opposé du fougueux éditorialiste collaborationniste.

On comprend mieux l'acharnement d'Anne Brassié — dont l'éditeur nous précise utilement qu'elle est née, elle, après la guerre — à sauver l'homme : réhabiliter l'écrivain ferait sourire. Mais voilà, aussi sincères soient ses intentions, cette jeune femme s'y prend très mal. D'abord, elle manque singulièrement de plume. J'ai rarement lu biographie plus plate, plus terre à terre, plus scolairement maniaque. Elle est à M^e Isorni ce que Madeleine Chapsal est à Françoise Sagan : une photocopie ratée.

On pardonnerait à Anne Brassié sa naïveté de néophyte (« Brasillach fut tout à fait inconscient de la portée de ses paroles (...). Il aimait la mer, le soleil, les jardins et les rues de Paris. Il nous les donne comme dans un film de René Clair ») si sa biographie au sous-titre de midinette (*Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*) ne devait désormais tenir lieu de référence. Au contact des articles abjects de Brasillach, Anne Brassié eût pourtant dû apprendre qu'on ne joue pas impunément avec les mots et qu'on est toujours, un jour ou l'autre, redevable de ce que l'on écrit. On n'entreprend pas de glorifier celui qui disait avoir pour les soldats allemands « une sorte d'affection fraternelle » comme on fait du point de croix. Et l'on ne sait plus ce qui choque le plus dans ce livre, des mots dont l'auteur n'a jamais mesuré le poids, ou des phrases dont elle persiste à ignorer l'agencement littéraire.

Dieu sait néanmoins qu'Anne Brassié ne ménage pas sa jeune peine pour blanchir son modèle : elle essaie, en vain, de nous arracher une larme sur l'enfance courageuse de « Robert » ; elle ne tarit pas d'éloge pour ce qui semble lui faire défaut : la précocité

citée intellectuelle du normalien de la rue d'Ulm ; elle nous répète assez que « Robert » trouvait *Mein Kampf* idiot et primaire (il eût mieux fait de le juger dangereux !); elle pousse l'inconscience jusqu'à opposer, comme le mal au bien, « l'antisémitisme d'instinct » à la Rebatet à « l'antisémitisme de raison » cher à Brasillach, où elle a le culot de voir la preuve que son idole « voulait endiguer la violence » ! Du rédacteur en chef de *Je suis partout*, elle ose même écrire, avec une impressionnante sérénité : « Il rentra dans la bagarre, non comme acteur, mais comme commentateur, avec recul et ironie. »

Parlons-en, de l'ironie. Voici comment Brasillach compare les juifs à des chimpanzés : « Il en vient de partout. Les autres nations prennent des mesures pour arrêter l'extraordinaire prolifération des singes. Comme ces animaux sont assez malins, ils viennent chez nous où ils se sentent à l'abri pour l'exercice de leur chapardage, de leur lubricité. Ce que nous appellerons antisimietisme devient chaque jour une nécessité plus urgente ! » Etc. « Il est archifaux, ajoute plus loin la tendre Anne Brassié, que Brasillach ait voulu l'extermination des juifs. Il n'est pas rentré dans cette danse du scalp. Il désirait seulement que les juifs apatrides quittent la France avec leurs enfants... » Ah ! l'horreur du racisme relatif ! on a compris la thèse puérile d'Anne Brassié : Brasillach hurle avec les loups, mais il n'aime pas le sang. Il dénonce les juifs, mais il est contre les camps d'extermination. Il n'aime pas les SS parce qu'ils occupent la France mais parce qu'ils nous protègent du bolchevisme. Quant à l'épuration, il fallait s'y attendre, « elle ne fut pas légale ». Brasillach-martyr, nous y voilà.

Dans sa croisade en faveur du collaborateur, Anne Brassié n'est pas seule. Une dizaine d'écrivains réunis par Pierre Sipriot dans ses *Cahiers du Rocher* lui apportent au même moment leur ardent soutien. On y trouve le beau-frère de Brasillach, Maurice Bardèche, par ailleurs biographe de Céline, Jean Anouilh, Thierry Maulnier, condisciple de « Robert » à Normale-Sup, Jean Guilton, Dominique Desanti et l'indispensable Anne Brassié. Résultat : un bouquet de roses déposé sur la tombe du disparu pour la gloire duquel tous les arguments sont bons. Voici les plus beaux pétales : « Il est étrange que dans un monde où l'Allemagne a été si vite lavée des crimes qu'elle a commis Brasillach seul ne soit pas guérissable » (Pierre Sipriot) ; « Le fascisme n'a pas été pour Brasillach une doctrine politique mais une attitude devant la vie » (Peter Tame) ; « Les romans de Brasillach : un monde de sentiments ouâtés, de murmures, d'incantations, de pirouettes légères qui sont souvent pudeurs et mots de passe » (Bernard George). Mais je laisse à Maurice Bardèche, en prenant soin de le citer exactement, la conclusion de ce volume collectif : « Je ne trouve rien d'aberrant ni même d'étonnant dans la conduite de Robert Brasillach. Je ne ressens absolu-

ment pas son attitude comme un « engagement politique », je la vois comme un simple choix, non de politique, mais de bon sens ! » L'âme de Brasillach ? « celle d'un enfant qui a trouvé une bille d'agate », explique Bardèche. D'autres enfants, ceux des millions de juifs assassinés, des résistants abattus, des victimes de la barbarie nazie jugeront du bien-fondé de cette charmante métaphore.

Un mot, encore : ce n'est pas la fidélité des amis de Brasillach contre laquelle je m'érige aujourd'hui. Au contraire : elle témoignerait plutôt de l'invincibilité de la fraternité, quand elle est authentique. Mais c'est la manière dont, à propos de Brasillach, certains esprits pervers s'époumonent à réécrire l'Histoire en disculpant les traîtres et en minimisant la responsabilité des intellectuels qui me semble grave et injurieuse. Deux adjectifs dont, apparemment, Anne Brassié ignore la signification. On n'écrit pas de biographie avec pareilles lacunes.

Jérôme Garcin.

(L'Événement du jeudi, 9 au 15 avril 1987.)

... et la mort fut au rendez-vous

Le *Brasillach* que M^{me} Anne Brassié fait paraître chez Robert Laffont n'est pas sans défauts. Il tient davantage de la thèse universitaire où il ne manque pas un bouton de guêtre que de la biographie — reconstitution historique avec portraits, scènes, tableaux, et numéros d'auteur. Citations et témoignages sont alignés à la queue leu leu selon un ordre chronologique respectable et respecté. C'est une compilation sans révélations ni aperçus originaux. Mais c'est un livre scrupuleux et honnête. Il a le mérite, rare sur un tel sujet, de n'esquiver aucune des questions que peuvent poser la vie, l'engagement politique et le sacrifice de Robert Brasillach. Fusillé à trente-cinq ans, le 6 février 1945 — rappelons-le — parce qu'il avait été antisémite et qu'il s'était volontairement livré à la justice afin d'obtenir la libération de sa mère, prise en otage par les résistants de Sens (Yonne).

Ce livre permet aussi de s'interroger sur le destin de cet écrivain exceptionnel qui commença par se moquer des intellectuels engagés avant de devenir lui-même le symbole, pour l'éternité, des intellectuels engagés jusqu'au poteau. Rien ne semblait annoncer cette fatalité. La littérature, les livres qu'il lisait et ceux qu'il écrivait, le théâtre et le cinéma, la chronique du temps qui passe et de la jeunesse qui s'en va, la quête quotidienne du bonheur le retenaient tout entier. Il excellait dans tous ces exercices. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'autre qui réussit à autant travailler en donnant l'impression

d'être autant disponible. Même quand l'engagement devint total, même dans les derniers mois de sa vie d'homme libre où je le voyais régulièrement, il écrivait un roman (*Six Heures à perdre*), un essai critique (*Tombeau pour Giraudoux*), une *Anthologie de la Poésie grecque*, plus ses articles à *Révolution nationale* et à la *Chronique de Paris*.

Il aurait pu facilement, en juillet 1944, se rendre en Espagne où il comptait beaucoup d'amis et y attendre la fin de l'orage. Dans son cœur et sa tête, c'eût été une dérobade indigne des positions qu'il avait prises et de l'esprit dont elles émanaient. C'était un écrivain qui croyait aux mots : honneur, courage, exemple. Il attendit dans Paris surchauffé, sachant qu'il attendait la mort. Elle fut au rendez-vous.

Je n'aime pas parler de Robert Brasillach. J'ai hésité plusieurs jours avant d'entrer dans le livre de M^{me} Brassié. Je l'ai lu dans l'angoisse. Je connaissais la fin. A un moment, les souvenirs sont revenus en nombre. Je me suis revu, dans la nuit froide du 19 janvier 1945, l'oreille collée à la porte de la cellule, guettant les bruits qui annonçaient le retour des condamnés du jour. Si les chaînes tintaient sur la dalle du rez-de-chaussée, on savait. Il y avait eu une condamnation à mort. Ce fut le cas ce soir-là. Une chaîne (onze kilos, rivée d'une cheville à l'autre) racla le ciment. La prison gronda : « C'est Brasillach. »

Quarante-deux ans ont passé. Je n'ai pas oublié. L'image et le son demeurent aussi nets. Même si j'ai fini par me persuader que cela était dans l'ordre des choses. On en a encore pris conscience lors d'un des derniers « Apostrophes ». Il fallait bien que Robert Brasillach fût fusillé pour que Bernard-Henri Lévy pût devenir ce marchand de soupe littéraire, agent en publicité, président impudent et péremptoire de la République des lettres néo-françaises.

François Brigneau.
(*Minute*, 16 avril 1987.)

Les petits soldats de l'ordre

Henri Massis. *Un témoin de la droite intellectuelle*, par Michel Toda.

Robert Brasillach, par Anne Brassié.

L'histoire officielle comme l'histoire ecclésiastique ne concevant la vérité qu'en mentant par omission, il est sain que, de temps à autre, des jeunes gens entreprenants partent à la découverte de personnages sulfureux et de fruits défendus. Ce à quoi se sont employés Michel Toda et Anne Brassié avec Henri Massis et Robert Brasillach, ces contempteurs patétrés de 1789 et d'une République héritière de

ses pompes et de ses œuvres. Comme il paraît lointain, ce monde intellectuel de l'entre-deux-guerres où l'Action française tenait avec talent quelques positions dominantes ! Maurras régnait avec Léon Daudet sur une principauté dont Bainville et Massis étaient les vizirs, Gaxotte, Maulnier et Brasillach les mousquetaires, Boutang et Claude Roy les pages prometteurs. Bientôt une défaite, plus décisive qu'Azincourt, bousculera ces chimériques constructions, non sans révéler la légèreté ou la malignité implicite de certains choix, les effets pervers d'engagements en porte à faux.

Curieux spectacle que celui de ces maîtres et de ces apprentis penseurs qui, au nom d'un « pays réel » qu'ils connaissaient mal, pourfendaient un « pays légal » qu'ils connaissaient encore moins. Des catholiques sans Christ combattaient la Réforme et la maçonnerie tout en bataillant avec le Vatican ; des monarchistes sans roi fustigeaient les mœurs d'un Parlement sans principes. Le déclin de l'Occident et les tentations d'un Orient frelaté, la menace du germanisme et la destruction des élites constituaient leur hantise ; Marx et Keyserling, Blum et Marc Sangnier étaient leurs bêtes noires. « Politique d'abord » demeurait leur cri de ralliement, mais c'était toujours de littérature qu'ils se grisaient. Ce qui, sans limiter leur audience, fixait quand même les bornes de l'« action » sinon de l'inaction française.

Avide d'ordre métaphysique, Massis a rêvé d'une philosophie de l'organique et du religieux capable de concilier saint Thomas et la trilogie du Travail, de la Famille et de la Patrie, l'alliance avec la « sœur latine » et la pensée bien-pensante de Gustave Thibon. Mussolini, Salazar et Franco, c'est chez eux que ce don Quichotte de l'ordre moral chercha ses modèles d'élection. Plus soucieux de délectation esthétique, le cadet se référait à la jeunesse assassinée de José Antonio Primo de Rivera. Exaltant dans le fascisme « la poésie du XX^e siècle », il en retiendra surtout les défilés, les oriflammes, l'ivresse des amitiés viriles et la fraternité folklorique des feux de camp.

Ils n'ont pas assez cru à Satan

Il ne faut pas, en effet, s'y tromper, Toda et Brassié le montrent d'ailleurs fort bien : le fascisme, qui intéressait ou fascinait leur héros, n'était pas plus le nazisme que le socialisme n'est le stalinisme. Les annales rédigées par les coalisés provisoires d'une même victoire uniront certes dans un même opprobre un Führer et un Duce, alliés pour le pire. C'est la loi du genre. Mais Massis ne fut jamais un admirateur de Hitler et Brasillach, fidèle jusqu'à la guerre à l'antigermanisme de Maurras, dénonça dans *Mein Kampf* « un grand monument de sottises profondément ennuyeuses ». Comme beaucoup d'autres qui, issus de l'Action française, suivront plus tard de Gaulle, ils ont d'abord vu, dans le fascisme des années 20 et 30, un style de gouvernement

et de culture à leurs yeux mieux adapté aux nations d'Europe qu'une démocratie qui, depuis 1918, ne mettait plus en scène que de piteuses comédies.

Fidèle à Maurras et à Pétain, par-delà les traverses et les désastres, Massis finira académicien et mourra dans une misère extrême. Brasillach, son fils spirituel, sera fusillé à la Libération pour n'avoir pas compris que des opinions tolérées par temps calme prennent une signification nouvelle dans un pays occupé. Qu'il eût ignoré l'existence des camps d'extermination ne l'excuse pas d'avoir demandé en 1942 qu'on se séparât des juifs « en bloc » et couvert de sa responsabilité de rédacteur en chef les dénonciations et les écrits haineux publiés dans *Je suis partout*. Au jeu de l'Histoire, ils ont l'un et l'autre perdu, faute d'avoir saisi la logique des régimes totalitaires. Petits-bourgeois de formation chrétienne, ils n'ont pas assez cru à Satan, à ce que Max Weber appelle justement « le pacte avec les puissances infernales ».

Julien Cheverny.
(*L'Express*, 30 avril 1987.)

Anne Brassié

Robert Brasillach

La *damnatio memoriae* qui a affecté l'œuvre de Robert Brasillach semble du même coup s'être étendue aux essais écrits sur lui. Quarante ans après sa mort, quoi qu'on en dise, on en parle encore avec un certain malaise. Réhabiliter Brasillach ? Même si tout le monde est convaincu, aujourd'hui, que ce n'est pas le plus coupable qui fut condamné à la Libération, la démarche reste ambiguë. « Brasillach a été fasciste, antisémite et collaborateur », commence Anne Brassié, se défendant de vouloir condamner ou réhabiliter le romancier. Et pourtant, cette biographie minutieusement documentée et finement nuancée sonne comme une ultime tentative de réhabilitation. Justifiée, dans bien des cas : car il apparaît clairement que dans la hâte de trouver des preuves à son procès, on en a forgé quelques-unes, comme cette photo de Brasillach en uniforme allemand et qui manifestement représentait Doriot... Alors, pourquoi dissimuler la plaidoirie ?

Fasciste, Brasillach. Il le revendiquait lui-même. Mais un des rares Français à avoir lu *Mein Kampf*. Aussi son fascisme ne se voulait-il pas nazi et, dès 1933, s'inquiète-t-il de la puissance grandissante du Führer. Antisémite ? Certes, mais écœuré par le « racisme primaire » des Allemands. La nuance est plus importante qu'on ne le penserait à première vue, à une époque où le « racisme primaire » peut mener tout droit à la chambre à gaz. Brasillach,

affirme Anne Brassié, est le seul rédacteur de *Je suis partout* à ne pas avoir publié de pamphlet antisémite. Selon l'exégèse, il a ou n'a pas voulu l'extermination des juifs déportés.

A l'archevêque de Toulouse s'indignant que l'on déporte les parents juifs en abandonnant les enfants à leur sort, Brasillach répond, dans un article célèbre où il est difficile de ne pas déceler une pointe d'ironie : « Il faut se séparer en bloc des juifs et ne pas garder les petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse » — et d'accuser « des policiers provocateurs qui veulent apitoyer les pauvres idiots d'aryens » des brutalités dont s'indigne le prélat toulousain. Visait-il réellement par là certains membres de la Gestapo ? Et s'il est plausible qu'il n'ait pas eu connaissance à l'époque, comme tout le monde en France, des exterminations massives dans les chambres à gaz, s'est-il jamais inquiété du sort qui attendait ceux qu'il voulait voir hors de France ? Bien des questions, il faut s'y résigner, resteront à jamais sans réponse.

L'erreur de Brasillach ? La même que celle de Hamlet, selon Anne Brassié. « Let be », répondait le héros shakespearien à sa célèbre question. « En somme laissons ce qui est être. » « Fatalisme arabe, commente l'auteur, état d'esprit de l'homme de droite qui ne parle jamais de devenir ni de changer. »

Erreur en temps de paix, crime en temps de guerre ? Le « laisser faire » de Brasillach l'a sans doute empêché de canaliser la haine antisémite de ses collaborateurs à *Je suis partout*. Rendons-lui au moins cette justice : quand, à la Libération, toute l'équipe prit la fuite vers l'Allemagne, le rédacteur en chef voulut assumer seul la responsabilité d'un journal auquel il avait peu collaboré, et au lieu de se cacher, il s'est livré volontairement à la police quand sa mère fut arrêtée.

Au romancier aussi, il convient de rendre justice. Porté en prose comme en poésie par une musique intérieure qui le suivra jusqu'à la prison de Fresnes, il laisse une œuvre attachante jusqu'au pathétique. Anne Brassié a su retrouver cette petite musique, et notamment dans cette obsession des chansons populaires qu'elle semble partager avec Brasillach. Cette complicité fait de cette biographie sans doute la plus complète actuellement sur le romancier maudit, un témoignage humain sensible et compréhensif.

(Wallonie, 1^{er} mai 1987.)

Collabos, révisos, même combat

Durant l'année 1980, de tristes « historiens », Fau-
risson, Rassinier ou Thion, défrayaient la chronique en soutenant les thèses d'un bien étrange révi-

sionnisme. Dans leur volonté farouche de banaliser le système nazi, ils mettaient à profit les difficultés inhérentes à toute recherche concernant les « secrets d'Etat » pour affirmer que les chambres à gaz n'avaient pas existé : « Jamais Hitler, pouvait-on lire, n'a ordonné ni admis que quiconque fût tué en raison de sa race ou de sa religion. »

Aujourd'hui la méthode de la révision prend une tournure moins spectaculaire : elle vise à réhabiliter tranquillement les écrivains de la Collaboration. Loin de nier l'existence du génocide, les adeptes de ce révisionnisme bon chic bon genre contournent le problème et prétendent utiliser les subtilités de l'analyse psychologique. Un collabo vaut bien un communiste ou un gaulliste puisque tout engagement en vaut un autre : Malraux, Aragon, Rebatet, même combat, chacun pour sa cause, symétrie oblige ! La biographie de Robert Brasillach par Anne Brassié et le *Céline* de Maurice Bardèche illustrent ce type de démarche. La première relate, dans un style à l'eau de rose, le drame d'un normalien angélique nanti du formidable courage d'être fasciste, pétainiste et antisémite. Le second dénonce les outrances verbales d'un médecin fou dérangeant par ses pamphlets la morale d'un fascisme rationnel. Si Céline est chargé de tous les péchés d'un antisémitisme viscéral, trop délirant pour être efficace, Brasillach est glorifié pour avoir préféré un antisémitisme de raison à un antisémitisme d'instinct.

En conséquence tous deux sont absous : l'un parce qu'il est un diable mal élevé, l'autre parce qu'il est un archange. Le Brasillach de Brassié est un martyr dont l'âme est pleine d'une Allemagne romantique. S'il approuve la déportation de familles entières de juifs apatrides, c'est pour ne pas séparer les enfants des parents ; s'il réclame l'exécution de résistants communistes, c'est par courage, afin de débarrasser la France du totalitarisme stalinien. En bref, l'homme est un héros : au lieu de fuir à Sigma-ringén, il s'est livré à l'ignoble épurateur. Il est vraiment formidable ce Brasillach ! Commentant la fameuse phrase du 25 septembre 1942, dans laquelle l'écrivain soutient la politique de Laval à propos de la déportation des enfants juifs. Anne Brassié n'hésite pas à écrire ceci : « Il (Brasillach) désirait que les juifs apatrides quittent la France, avec leurs enfants, bien évidemment : la famille est un bien trop précieux pour qu'il tolère que les autres en soient privés. Mais il n'a pas imaginé où il envoyait ces enfants. » Et plus loin : « Que vont devenir ces milliers d'enfants si leurs parents sont déportés sans eux. Quatre mille sont déjà abandonnés à eux-mêmes dès l'âge de deux ans et vivent dans d'effroyables conditions dans le camp de Drancy. Leurs parents sont déjà partis en Pologne (...) La marge de négociation est étroite pour le Gouvernement français, c'est le vainqueur qui impose la règle du jeu. Une fois encore il a gagné puisqu'il est courant d'entendre que Pétain et Laval sont responsables de la mort de ces enfants. » (pp. 253-254). L'en-

semble du livre propose ainsi une vision apologétique de la Collaboration.

Pour Brassié, Bardèche et autres biographes de la révision, l'objectif est toujours le même : il faut réhabiliter les écrivains majeurs de la Collaboration au nom d'une histoire retrouvée qui se distinguerait de celle, mensongère, écrite par les vainqueurs. En d'autres termes, au lieu de penser l'histoire de l'antisémitisme français à partir d'Auschwitz, il faut la comprendre en deçà d'Auschwitz dans la mesure où Auschwitz n'existait pas dans le discours de l'antisémitisme français. Cette démarche relève d'une véritable escroquerie. Elle consiste à redorer le blason de l'extrême droite intellectuelle française au nom de son ignorance des camps. Drieu, Brasillach, Céline ou Rebatet seraient ainsi des antisémites innocents puisqu'ils ignoraient l'existence du génocide. Et la preuve de cette innocence, on la trouve dans l'histoire écrite par les vainqueurs. En effet, chacun sait aujourd'hui que le Zyklon B était secret d'Etat, comme la solution finale. Les meilleurs spécialistes vous le diront. Et puisque le Zyklon B était secret d'Etat, le pauvre intellectuel collabo n'est responsable que d'une piètre parole antisémite dont rien ne laissait prévoir qu'elle pût avoir la moindre relation avec le génocide. Ah, si ces braves intellectuels avaient connu la vérité, ils n'auraient pas dénoncé les juifs, approuvé les rafles, réclamé les exécutions, favorisé les déportations ! A suivre ce type de démarche, on en arrive à une tautologie : si les collabos n'avaient pas été des ignorants, il n'y aurait pas eu de collaboration. Autre variante : certains collabos ont quand même su quelque chose et du coup, au milieu du massacre, ils ont pu épargner quelques victimes. Quel collabo n'a pas un jour sauvé son copain juif, français de préférence, au prix de dénoncer le lendemain l'émigré polonais ?

Nos modernes biographes du déshonneur réclament une histoire véritable des vaincus, une histoire objective sans haine, ni esprit vengeur. Soit ! Mais sont-ils capables de l'écrire, eux qui n'interrogent jamais le statut de cette incroyable ignorance, qui ne la traduisent jamais, cette ignorance, en termes de déni, d'aveuglement ou de méconnaissance, eux qui s'identifient, à longueur de lignes, à la prétendue « conscience innocente » de l'intellectuel antisémite d'avant-guerre tourmenté par le judéo-bolchevisme ?

En lisant de tels livres, on s'aperçoit que cette « histoire des vaincus » est écrite de façon beaucoup plus manichéenne par les nostalgiques de la Collaboration, adeptes d'une révision mensongère, que par les vainqueurs ou leurs héritiers qui n'ont plus de revanche à prendre puisque la Collaboration a été sanctionnée par la loi. Drieu s'est suicidé, Brasillach a été exécuté, Céline et Rebatet furent déshonorés. Tous ont payé pour leurs crimes, même si les crimes de chacun ne furent pas identiques. Aussi méritent-ils de meilleures études et biographies que celles rédigées par leurs admirateurs politiques.

L'épuration, qui a tant divisé les intellectuels, a eu pour conséquence de permettre aux générations suivantes à la fois de condamner l'engagement des écrivains de la Collaboration et de comprendre cas par cas leurs destinées individuelles, leur talent ou leur nullité.

Aujourd'hui par exemple, si l'œuvre d'un Brasillach est peu étudiée, ce n'est pas parce que l'homme serait un maudit, injustement frappé par une justice aveugle. C'est surtout parce qu'il est un médiocre romancier et un poète exécrationnel. Sa trajectoire intellectuelle est intéressante, mais pour la raconter il faudrait montrer que la noyade dans le fascisme n'est peut-être pas étrangère à l'absence d'un talent réel, et que cette absence a peut-être été compensée par le désir fanatique de mourir en héros cornélien pour la postérité. Ce travail reste à faire.

Au contraire de celle de Brasillach, la littérature de Céline est largement commentée et admirée par des critiques et des écrivains sans complaisance à l'égard de l'antisémitisme du docteur Destouches. Ici, on cherchera plutôt à saisir comment la langue du *Voyage au Bout de la Nuit* a fait naufrage dans celle des pamphlets, réactualisant ainsi un Destouches hygiéniste, pourfendeur du «microbe juif». Quant à Drieu La Rochelle, il a fait l'objet d'une biographie par Dominique Desanti sur laquelle Anne Brassié aurait pu prendre exemple. Au lieu de s'identifier bêtement à la cause de l'écrivain, Desanti interroge sa destinée suicidaire, mettant en rapport le ratage d'une écriture et l'engagement dans le fascisme. Plus lucide et plus ambivalent que Brasillach, Drieu s'est condamné à mort pour avoir choisi le parti du nazisme et n'avoir pas su être l'écrivain qu'il rêvait de devenir : «Le talent, disait-il, n'excuse pas l'absence de génie», etc. : «Jugez-moi à plein... Soyez fidèles à l'orgueil de la Résistance comme je suis fidèle à l'orgueil de la Collaboration. Ne trichez pas plus que je ne triche. Condamnez-moi à la peine capitale.»

L'étude des écrivains de la Collaboration doit être menée cas par cas pour les destinées individuelles et les responsabilités réelles. Mais tous ces écrivains ont adhéré avec plus ou moins de violence, de bêtise ou de talent au discours de l'antisémitisme français, hérité de Drumont et Maurras. En conséquence, leur œuvre littéraire ou journalistique en porte les stigmates. Elle s'énonce dans une langue incantatoire, dénonciatrice et médicale qui accompagne un culte du déchet, de la pourriture et de l'héroïsme grandiloquent. Cette littérature recèle toujours un formidable appel au meurtre. En ce sens, elle a le «génocide dans la tête». Il faut donc la penser à partir des cadavres d'Auschwitz, seule manière de la condamner tout en la comprenant. Elle est morte avec les camps : nulle révision ne la ressuscitera.

Elisabeth Roudinesco.
(*Libération*, 4 mai 1987.)

Le camp de Brasillach

«Les mots, par malheur, ont beaucoup de puissance», avait écrit Robert Brasillach avant la guerre.

«Il a payé au-delà de ce qu'eût exigé une stricte justice», avait constaté Mauriac dès 1957.

1909

Perpignan, le 31 mars ~~1909~~. Dans une famille d'origine catalane très unie, Suzanne, en 1910. Le drame s'engouffre, dès novembre 1914, dans ce décor planté pour le bonheur. Arthémile Brasillach, le père, lieutenant d'infanterie coloniale, est tué dans un engagement contre des rebelles marocains, près de Khenifra, où une rue ensuite a porté son nom.

Le choc de cette mort, quand Robert Brasillach a cinq ans, le report de tout amour sur sa mère et sur Suzanne, qui épousera Maurice Bardèche, l'ami d'entre les amis ainsi lié pour toujours à son destin, voilà, grossièrement résumé, ce qui constitue le fond sentimental, indéfiniment creusé, d'une œuvre littéraire reconnaissable entre mille par son effusion tendre, son naturel, le souffle juvénile qui l'anime, la nostalgie discrète qui y palpète en sourdine et que saluent aujourd'hui une biographie, inégale, d'Anne Brassié et d'autres études, stimulantes, notamment au Rocher.

Huit romans, six œuvres pour le théâtre — dont une *Bérénice* digne de celle de Racine — deux chroniques, trois recueils de poèmes et autant d'études historiques, la très célèbre *Histoire du Cinéma* (avec Bardèche), une *Anthologie de la Poésie grecque*, si on leur ajoute la valeur d'environ sept volumes de critique, c'est un exploit quand on sait que la durée créatrice fut limitée à quinze années.

La fatale incursion de Brasillach dans la politique n'apparaît, en rapport, que très faiblement productrice et ce ne sont pas ces pages-là dont on se souviendra quand le temps, qui gomme les excès et donne aux erreurs leur juste poids, aura remis les choses en place. Doué, surdoué même, tel apparaît «ce pourri de littérature» comme disait Roger Vailland, l'un de ses condisciples au Lycée Louis-le-Grand, d'où il sort, en 1928, pour trois années enchantées à Normale Sup. Dans *Notre Avant-Guerre* (1940), il a capté l'effervescence et la saveur «des merveilleuses années de la jeunesse... dont on conservera toujours la mémoire indicible».

D'une apparition au congrès de Nuremberg, en 1937, Brasillach, lecteur alarmé de *Mein Kampf* dès 1934, a rapporté des impressions mélangées : inquiétude devant la montée du national-socialisme et la construction projetée «d'un homme nouveau»; admiration pour ce «peuple étrange», qu'un sursaut

national recimente à l'heure où la France sombre dans « la déliquescence sale et délicate » annoncée par Clemenceau.

Il atteint à peine vingt-deux ans quand il se voit confier par Maurras le feuilleton littéraire de l'*Action française*. Un jour, il se séparera du vieux maître accroché à un nationalisme intégral, alors que son nationalisme, à lui, est ouvert sur l'Europe, mais il lui conservera estime et amitié. A lire *Portrait* (1935) et *Les Quatre Jendis* (1944), il est flagrant qu'un très grand critique nous y parle, le contraire d'un « intellectuel », bien que sa culture soit foisonnante : un intercesseur sensible, dont les analyses suscitent et fortifient la réflexion des lecteurs.

De même, Brasillach tirera tous ses romans de sa propre substance biographique, mais avec une pudeur excluant la confiance et le regard toujours orienté vers l'île enfance et l'île jeunesse, lieux magiques du « grand flamboiement » que la vie éteindra, car « vivre avilit ». Comme *le Temps passe...*, le titre du roman est significatif d'un regret et d'une hâte vers un avenir qu'il n'imagine pas de longue durée. « Mon vieux, on n'a pas intérêt à devenir vieux ! » Cette exclamation du légionnaire Laporte est le leitmotiv inlassablement répété dans l'œuvre entier, peut-être une des clés de la personnalité de Brasillach.

Quasi divinisée, l'abstraction « jeunesse » va s'incarner dans les êtres que Brasillach voit grandir autour de lui, la génération qui suit la sienne et qui mérite, à ses yeux, tous les sacrifices.

Rien, durant longtemps, n'avait indiqué chez lui de goût politique. « Je n'ai jamais participé aux luttes politiques des étudiants de ce temps. Je n'étais pas assez sûr de moi-même et de mon opinion pour prendre parti. » Un penchant foncier pour l'anarchie est ce qui se lit de plus évident dans ses *Souvenirs*. Une anarchie droitière, si l'on veut.

Le sacrifice, pour lui, sera l'entrée en politique comme on entre en religion. On ne comprend rien au « cas » Brasillach si on n'admet pas que la subjectivité est le rouge central de tous ses actes, de son charme, de ses outrances polémiques et même de son héroïsme final.

« Mon pays me fait mal », écrira-t-il un jour. Cela avait commencé en 1934, quand il s'était avéré que la France pourrissait. Pour distraire le pays des problèmes de fond, la presse serve se complaisait dans « la vulgarisation de l'immoralisme », le socialisme n'était plus qu'un tremplin parlementaire.

Son esprit fasciste, à lui, est bien plus proche des idées de José Antonio Primo de Rivera (comme le montre l'*Histoire de la Guerre d'Espagne*, 1939) que des théories mussoliniennes et des dévoiements hitlériens : « Planète inconciliable avec la nôtre, l'Allemagne n'appartient pas à notre monde moral » (mars 1939). C'est un esprit « opposé aux préjugés, à ceux de classe comme à tout autre. C'est l'esprit même de l'amitié dont nous aurions voulu qu'elle s'élevât jusqu'à l'amitié nationale. »

Malheureusement, la guerre arrive, et ce n'est pas le fascisme romantique de Brasillach qui triomphe mais un fascisme meurtrier.

Prisonnier, Brasillach est rappelé au bout de neuf mois par le Gouvernement de Vichy, qui lui confie le Commissariat général au cinéma. Presque aussitôt, il démissionne et, contre l'avis de ses proches, reprend à *Je suis partout* le poste de rédacteur en chef que lui avait confié Pierre Gaxotte en 1937. Agissant ainsi, il marche exactement à contre-courant de ce que lui avait toujours conseillé son fatalisme oriental : « Il ne faut pas aller contre sa destinée », et il s'engage dans la direction de ce que les développements ultérieurs de l'Histoire feront apparaître comme intrinsèquement pervers.

La ligne collaborationniste du journal s'est durcie et sera maintenue. On dirait que la raison et la prudence abandonnent alors cet « être pétri de bonté et de bienveillance » (Marcel Aymé). Quand on lit ses articles de *Je suis partout*, on découvre une fureur verbale acharnée contre les républicains fauteurs de la défaite — Blum, tête de Turc privilégiée — les francs-maçons, les juifs. « Un droit que nous réclamons, c'est d'indiquer ceux qui trahissent. »

Brasillach va jouer ce rôle d'ange exterminateur jusqu'en août 1943. A cette date, il juge que certains de ses camarades du journal vont trop loin : 1942 lui a ouvert les yeux. Sans les désavouer, il renonce à son poste de rédacteur en chef, va porter ses articles à *Révolution nationale*, fonde *La Chronique de Paris*, revue principalement littéraire, écrit *Six Heures à perdre*, un roman, travaille sur les poètes grecs.

Il pourrait, en août 1944, prendre, comme tant d'autres, le chemin de l'exil salvateur. Il se contente de s'abriter dans une petite chambre de Quartier latin, jusqu'au jour où il apprend l'arrestation de Bardèche, puis celle de sa mère et de son beau-père. Le 14 septembre, il se rend à la Préfecture de police, devançant cette fois son destin.

« La grande règle de toute morale comme de toute politique : on ne sépare jamais les idées, les sentiments, les actes de leurs conséquences », l'esquisse est là, dès *Présence de Virgile* (1931), d'une montée spirituelle que traduiront les œuvres ultimes : la *Lettre à un Soldat de la Classe 60*, *Chénier*, les *Lettres écrites en Prison* et les bouleversants *Poèmes de Fresnes*, rédigés entre le procès du 19 janvier 1945 et l'exécution, le 6 février suivant.

« Les mots, par malheur, ont beaucoup de puissance », avait écrit Brasillach avant la guerre. Par effet de boomerang, certains de ses « mots » terribles lui sont revenus en plein cœur, au Fort de Montrouge. « Il a payé au-delà de ce qu'eût exigé une stricte justice », constatait Mauriac en 1957.

Il n'empêche qu'à côté d'admirateurs fervents, Brasillach, aujourd'hui encore, a des détracteurs intraitables, toujours prêts à rouvrir son procès, refusant d'entendre, entre autres voix appelant à la raison et à l'équité, celle d'Emmanuel Berl : « La justice est injustifiable si les châtements qu'elle édicte

n'effacent pas les fautes qu'elle punit. Si on ne se résignait pas à cesser de haïr Brasillach, il ne fallait pas le tuer.»

Ginette Guitard-Auviste.
(Valeurs actuelles, 4 mai 1987.)

Brasillach quarante ans après

Aucun biographe ne devrait écrire qui ne soit animé par l'amour ou la haine, ces deux contraintes qui aveuglent moins qu'ils n'éclairent et pénètrent la personnalité d'autrui. Inutile de demander à Anne Brassié lequel des deux elle a choisi pour guide. Chaque page de son livre, *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur* témoigne de son admiration et de sa tendresse pour son héros. M^{me} Brassié plaide en amoureuse, avec fougue et talent; elle comprend; elle explique. Et, ce faisant, elle fait œuvre de bon historien, puisque ainsi que l'affirmait Jacques Bainville, le rôle de l'historien «n'est que de comprendre».

Il y a quelques jours, Henri Noguères déclarait tranquillement à la radio que Brasillach n'avait aucun talent. Un de mes confrères de *L'Événement du jeudi* voyait en lui «une infamie ordinaire». Tout cela est faux, car personne en 1987 ne se souviendrait plus de Brasillach s'il avait été un plumitif minable doublé d'un traître crapuleux. Si l'on en parle encore, c'est d'abord parce que la mort d'un jeune écrivain promis au plus brillant avenir dérange. L'on n'assassine jamais impunément Chénier ou Lorca. C'est aussi parce que Brasillach incarne sa génération. La jeunesse, le talent, la pureté, le courage s'égarant au service d'une mauvaise cause et précipités dans la mort, c'est plus qu'il n'en faut pour l'argument d'une tragédie. Qu'ils aient opté pour Hitler ou pour Staline, combien de ses contemporains peuvent se reconnaître en lui? Leur drame, celui de Brasillach, n'est rien d'autre que celui d'une époque en folie et de deux idéologies en délire.

Du communisme, tout sépare Brasillach: son nationalisme et son patriotisme exaltés par le souvenir de son père, officier tué en 1914; les récits de la révolution russe et de ses atrocités que lui narrent les réfugiés blancs qu'il fréquente. Il sait à quoi s'en tenir sur «le paradis des soviets».

Du «fascisme immense et rouge» qu'il défendra plus tard, des liesses païennes de Nuremberg, des brumes de Thulé et des forêts germaniques, rien ne devrait non plus le séduire. Il est né au bord de la Méditerranée, fils du soleil et des vagues, enfant de Rome et d'Athènes, ennemi né de la barbarie. Qu'ait-il à faire du Crépuscule des dieux, lui qui, à vingt ans, pleure d'émotion en entendant jouer un mystère médiéval sur le parvis de Chartres? Et si l'on a

vingt ans en 1930, si l'on aime l'héritage occidental, la chrétienté, sainte Jeanne d'Arc et la France, il est difficile de ne pas aimer Charles Maurras et l'Action française.

A vingt-deux ans, il est critique littéraire du journal. Il est déjà célèbre. Il a publié une biographie de Virgile qui a rendu hystériques les vieilles barbes de la Sorbonne. Critique, romancier, poète, il a tous les dons et ses mots resplendent de l'insolence la plus juvénile. De Bainville, avec qui il travaille à la *Revue universelle*, il partage les analyses des conséquences à venir du Traité de Versailles. Il lit *Mein Kampf* et dénonce à la fois les pauvres capacités littéraires de Hitler et ses dangereuses capacités politiques. S'il continuait dans cette ligne, Brasillach échapperait sans doute à son destin. Seulement, il y a chez lui un peu de l'anarchiste, un peu du romantique qui se marient très mal avec le nationalisme intégral. Quelle que soit son admiration pour Maurras, le prince de la raison, ne se sent-il pas davantage proche de Colette qui chante l'instinct? Notre doctrine politique le bride et l'étouffe. Il se sent jeune, heureux; il croit qu'il «fera beau toute la vie». Il s'imagine que la jeunesse et le bonheur, «les enfants lous» de la Hitlerjugend en détiennent le secret. Brasillach est perdu; il ne le sait pas. Il écrit des chefs-d'œuvre: *Comme le Temps passe*, sa magnifique étude de *Corneille*. Et en même temps, il redoute de toute sa force de vie les périls de guerre qui s'amoncellent sur l'Europe. Voilà par quel itinéraire aberrant, libéré de son camp de prisonniers en 1941, le brillant disciple de Maurras et de Bainville tournera le dos à ses maîtres pour reprendre, au service de l'occupant, la rédaction en chef de *Je suis partout*.

A lire Anne Brassié qui s'appuie sur des citations, l'impression d'un monstrueux gâchis n'est que plus grande.

Pour compléter l'histoire de ce mauvais tournant de la vie de Brasillach, il faut lire les *Cahiers du Rocher* que lui a consacrés Pierre Sipriot. Œuvre collective où l'on retrouve les signatures de Maurice Bardèche, d'Anouilh, de témoins, d'amis, d'historiens; ils ont le mérite d'être thématiques, le défaut d'apparaître parfois décousus ou de sembler s'éloigner de Brasillach pour aborder un aspect général de la Collaboration. Mais ils complètent à la perfection, en donnant la parole à la défense comme à l'accusation, le livre d'Anne Brassié.

Il y a du héros tragique chez Brasillach dans la fidélité absolue à son camp, à ses idées, à ce qu'il estime être son devoir. L'équipe de *Je suis partout* va beaucoup trop loin; il n'approuve pas tout; qu'importe? Il est le rédacteur en chef; il couvre ses collaborateurs; il paiera pour eux. Brasillach s'est trompé; il en accepte les conséquences. Si par son exemple, il en a entraîné d'autres, il estime juste de partager leur sort. «Les chefs qui lâchent leurs garçons», il n'en est pas. Un homme qui meurt pour ses idées est respectable. Cela n'entraîne pas que ses idées le soient. En tuant Brasillach, on en a fait un